

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces: la ligne... 20 c.
Réclames: »... 30 c.
Faits divers: »... 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, à la place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Éclair, au Palais National.

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50
Six mois... 26.50
Un an... 50.50
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

BOURSE DE PARIS

9 MARS (Service gouvernemental)	
3 0/0	65 20
4 1/2	94 00
Emprunts (5 0/0)	102 85
10 MARS	
3 0/0	65 00
4 1/2	93 25
Emprunts (5 0/0)	102 70
(Service particulier du Journal de Roubaix)	
Actions Banque de France	3880 00
» Société générale	575 00
» Crédit foncier de France	930 00
» Chemins autrichiens	707 00
» Lyon	945 00
» Est	547 00
» Ouest	620 00
» Nord	1165 00
» Midi	000 00
» Suez	630 00
6 0/0 Péruvien	726/8
Actions Banque ottomane (ancienne)	675 00
» Banque ottomane (nouvelle)	597 00
Londres cour	25/21
Crédit Mobilier	600 00
Turc	43 92

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix.

Anvers, 10 mars, 3 heures 11 s. Laines: Ventes 301 b. Plata. Pétrole: Marché ferme. Disponible 32; mois courant 31 1/2; à 31 3/4, avril 32 à 32 1/4; mai 32 1/2 à 33; juin 33 à 33 1/2.

Marseille, 10 mars, 11 h. 50 m. Laines: Mordock deuxième toute 185; George agneaux 175; blanches 135. Cotons: Gallipoli 155. Cafés: Ventes 410 sacs Rio à 160; 217 sacs Maracaibo, à 208. Blés: Ventes 15,600 hect. Importations 6,562 hect. Berdianska, 32.25 la charge de 160 litres, poids 128/123.

Havre, 10 mars 11 h. 55 matin. Cotons: Marché calme. Ventes, 2,000 balles, principalement Indes à livrer. Soutenus. Cafés: Faibles. Ventes, 2,200 sacs Rio à livrer à 79; lavés disponibles à 114; Guatemala à 109. Laines: Fermes. Ventes 62 b. Buenos-Ayres à 215.

Liverpool, 10 mars, 2 h. 25, soir. Cotons: Ventes 12,000 b. dont 2,000 pour la spéculation. Importation 10,000 b. Marché lourd.

Londres, 10 mars, 2 h. 25, soir. Cafés: Calme. Rio flottant 75. Sucres: Faibles. Havane 12 à 23 1/2. Laines: Enchères animées; prix inchangés.

New-York, 10 Mars. Change sur Londres, 4.81; change sur Paris, 5.20. Valeur de l'or, 115 1/8. Café good fair, (la livre) 17 1/4. Café good Cargoes, (la livre) 18. Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C^o représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets.

Havre, 10 mars. Cotons: Ventes 2,000 b., disponible, bien tenu, livrable peu offert, sans changement.

Liverpool, 10 mars. Cotons: Ventes 12,000 b. Marché calme.

New-York, 10 mars. Cotons: 16 1/4. Recettes 34,000 b.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix. Havre, 10 mars. Cotons: Ventes 2,400 b., principalement Indes.

Liverpool, 10 mars. Cotons: Ventes 12,000 b. Upland 7 7/8; Orléans 8 1/16.

New-York, 10 mars. Cotons: 16 1/4. Recettes 84,000 b. Orléans 101.

ROUBAIX 10 MARS 1875.

Bulletin du jour

Depuis que notre ministère cherche à se former, on aurait déjà pu en renverser deux. Encore maintenant on en est réduit à attendre, à attendre toujours. Ce sera alors pour Pâques ou la Trinité ! Ces longs attermoissements portent avec eux quelque chose de triste, ils révèlent d'un certain côté de la chambre la reprise en sous-main de maintes manœuvres d'ambition par lesquelles on veut une victoire qu'on a seulement aidé soit une victoire dont on profite seul.

Mais les gauches veulent plus que jamais à la porte du pouvoir: bon gré mal gré il en faudra passer par leur consentement — toute fictive qu'est la nouvelle majorité, les difficultés d'à présent le prouvent assez, là où est la masse est la véritable force et ce ne sera pas à l'appoint à faire longtemps la loi à la masse.

Nous autres, nous en parlons avec cette aisance, parce que sans être complètement désintéressés en l'affaire nos principes nous en dégagent assez pour ne pas souffrir extraordinairement de ce qui se passe. Ils la tiennent, cette république; qu'il nous montrent ce qu'ils en peuvent faire.

On pense bien que c'est pour la forme que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ces deux dépêches de l'Agence Havas:

Paris, 9 mars, 8 h. 28 s. Les bureaux de la gauche ont ajourné à demain leur décision sur le projet de l'interpellation concernant la crise afin d'attendre le résultat des démarches du groupe Wallon.

Le groupe a chargé des délégués d'aller les uns auprès du maréchal de Mac-Mahon, les autres auprès de M. Buffet pour amener une combinaison ministérielle comprenant: M. Buffet à l'intérieur; M. Dufaure à la justice; M. Say aux finances; M. Lavergne à l'agriculture; M. Wallon à l'instruction publique.

Paris, 9 mars, 11 h. soir. Les délégués du groupe Wallon ont vu M. Buffet qui a refusé la combinaison proposée.

Les délégués ont jugé alors inutile d'aller chez le maréchal de Mac-Mahon. A la bourse du Boulevard, l'emprunt a baissé à 102 97.

La dernière dépêche veut dire que tout reste à faire et qu'ainsi les gauches vont avoir l'occasion de demander raison à qui de droit de la manière dont on mal mène leur pauvre République à sa naissance. Il faudra bien pourtant des nourrices à cette enfant au maillot, ou alors....

Discours de M. Chesnelong.

Dimanche soir, à la séance d'inauguration du Cercle catholique et de l'École de droit de Douai, M. Chesnelong a prononcé un admirable discours que nous sommes heureux de pouvoir publier:

MESSEIERS,

Vous m'avez appelé et je suis venu. Je reçois de vous un grand honneur et je trouve au milieu de vous de grands exemples. Je n'ai, pour ma part, que bien peu de chose à vous offrir, à peine un écho affaibli des pensées et des sentiments qui vous animent.

Aussi, vous l'avouerez-je, lorsque tout autour de moi parle si éloquentement, les lieux, les souvenirs, cette assistance si distinguée et si nombreuse, l'œuvre que nous inaugurons, le concours si hautement honorable des hommes de cœur et de foi, qui, après avoir fondé ce cercle il y a à quelques années, lui donnent aujourd'hui une extension digne de leur zèle.

Lorsque la cordialité de cette réunion semble nous voiler les tristesses de l'heure présente.

Lorsque l'avenir lui-même, — cet avenir si obscur que nous interrogeons tous avec une patriotique anxiété, est représenté ici par une jeunesse d'élite dont je salue, comme une espérance, les nobles prémices de générosité et de talent.

Je voudrais pouvoir n'assister à cette fête qu'en spectateur sympathique et ému; et je crains bien que mes paroles ne restent au-dessous de ce que la circonstance réclame et de ce que vous attendez de moi.

Mais une pensée me rassure. Je suis un chrétien venant à des chrétiens. Nous mettons tous notre honneur, vous comme moi, à nous dire les fils du même Père qui est aux cieux, et de la même Mère qui est la sainte Eglise catholique. (Applaudissements.)

Il ne saurait donc y avoir place, ce me semble, dans cette réunion de frères, ni pour mes appréhensions, ni pour vos sévérités. Je ferai acte, en vous parlant avec tout mon cœur, de gratitude et de bon vouloir; vous feriez acte, en m'écoutant avec indulgence, de bienveillance et chrétienne sympathie.

Aussi bien, et quoique ce soit aujourd'hui notre première rencontre, j'ose dire que je vous connais.

Votre histoire proclame votre patriotisme; vous êtes l'avant-garde de la France et votre contrée en a été souvent le glorieux rempart.

Les merveilles de votre industrie attestent votre puissante activité; vous êtes les grands promoteurs du travail national et comme ces montagnes qui envoient leurs torrents dans les plaines pour les fertiliser, vous répandez dans toutes les régions de la France les richesses de votre production multiple pour féconder partout les éléments de la prospérité générale.

Les œuvres de votre foi témoignent de votre fidélité à nos vieilles croyances; vous êtes de ceux qui ne font pas du progrès matériel le but exclusif de leurs aspirations et qui cherchent dans le progrès religieux et moral les satisfactions d'une ambition plus haute et d'une mission plus relevée.

Et puis, comment ne vous connaîtrais-je pas? Vos représentants nous montrent ce que vous êtes.

Aussi, ne suis-je pas surpris de trouver, s'avance vers la comtesse, qui était assise près de la fenêtre.

— Madame, dit-il avec une politesse raille, je n'ai l'honneur d'être connu ni de vous ni de monsieur votre fils, c'est pourquoi je vous demande la permission de me présenter moi-même, je suis le capitaine Aubépin, du 104^e de ligne.

— Aubépin! ah!... fit la comtesse en le considérant de cet air paisible et fier qui lui était propre.

— Ce nom ne vous fait pas présager le but de ma visite, madame?

— J'allais vous le demander, monsieur.

— Je viens vous prier, madame, de vouloir bien venir de la petite roman que vous venez de raconter, — fort joliment, du reste, — à Mme de Lestencac, est controuvé d'un bout à l'autre.

— Quel roman, s'il vous plaît?

— Celui qu'il vous a plu d'attribuer, tout à l'heure, à Mlle Berthe Lenoble. La comtesse haussa les épaules.

Antonin, effrayé, fit un pas en avant.

— Paix, monsieur, j'ai l'honneur de m'adresser à Mme la comtesse.

— Je n'ai pas raconté un roman, mais une histoire, dit celle-ci avec hauteur.

Le capitaine se contint.

— Voulez-vous, du moins, admettre, madame, avoir pu être trompé

par des présomptions... une réunion de circonstances?

— Ce serait difficile, répondit-elle sur le même ton, puisque j'ai eu le regret d'être mêlée à ces circonstances.

Le capitaine ne sourcilla pas.

— Consentez-vous toutefois à reconnaître qu'une fatalité inexplicable a pu exister en tout ceci, et induire tout le monde en erreur?

Elle eut un sourire indéfini. Seule, elle aurait eu pitié du malheureux capitaine. Devant son fils, il ne fallait pas transiger.

— J'ai le regret de ne pouvoir varier dans mes opinions, déclara-t-elle.

— Vous accusez Mlle Berthe Lenoble?

— Je n'accuse plus, monsieur, je me tais.

— Vous persistez à ne pas désavouer votre récit à Mme de Lestencac?

— Je ne désavoue jamais aucune de mes paroles.

— C'est votre détermination formelle?

Elle s'inclina.

Le capitaine se retourna vers Antonin, qui, pâle, assistait à cette scène.

— Alors c'est vous, monsieur, dit-il, qui rétractez devant Mme de Lestencac les imprudentes accusations de Mme votre mère.

— Mon capitaine, dit Antonin avec

Nous abaïsserions notre drapeau, ou du moins nous le tiendrions caché dans l'ombre du sanctuaire, comme s'il ne portait pas dans ses plis la grandeur de Dieu qu'on brave, l'honneur de l'Eglise qu'on méconnaît, la dignité de la nature humaine qu'on dégrade! (Applaudissements prolongés.)

Il n'en saurait être ainsi, Messieurs. Quand l'attaque est ouverte, la défense doit l'être aussi. On nie Dieu; confessions sa puissance. On outrage Notre-Seigneur Jésus-Christ; confessions sa divinité. On calomnie l'Eglise; confessions notre foi dans sa doctrine et dans son éternelle immutabilité. Poussons le grand cri de nos pères: Nous sommes chrétiens. Qu'après cela on nous appelle des cléricaux, si l'on veut; l'impopularité n'a rien qui nous effraie quand il s'agit de l'affronter au service de ce que nous savons être la vérité et le bien. (Applaudissements.)

Jeunes gens, qui venez dans ce Cercle fortifier, au contact de cœurs vaillants, le courage de votre foi, je vous félicite du fond de l'âme.

C'est un si beau spectacle que celui d'une jeunesse chrétienne.

Quand on voit dans de jeunes hommes les ardeurs de l'âge réglées par la loi du devoir, suscitant l'activité féconde du travail et de l'étude, domptant les effervescences malsaines, par de nobles et religieuses émotions, s'épanchant dans les affections de famille et dans ces amitiés de vingt ans dont le charme est si doux et dont le souvenir reste toujours cher, oui, c'est là un spectacle que Dieu bénit et pour lequel il sort de tous les cœurs un sympathique applaudissement.

Vous qui êtes de cette jeunesse, je vous félicite et en même temps je vous adjure.

Laissez passer, sans être troublés dans la sérénité fermée de vos croyances, ce flot d'orgueils et de passions qui essaie d'entraîner la France loin du Christ et de son Eglise. Opposez-lui ce haut sentiment de fidélité et d'honneur qui sied si bien à la générosité de votre âge et qui en rehausse la fierté.

Aussi bien, cette foi si étrangement méconnue, ce n'est pas seulement celle d'ou notre civilisation est sortie et d'ou notre rénovation reviendra; c'est aussi celle qui a formé le cœur de vos mères, qui préserve la pureté de vos sœurs, qui garde la dignité de votre jeunesse. On ne rougit jamais d'une telle foi; on l'affirme et on la sert. (Applaudissements.)

II

Ce n'est pas assez de s'affirmer comme catholique; il faut agir au même titre.

L'anti-christianisme veut la mort de l'Eglise; quand il semble lui concéder des libertés menteuses, on dirait Néron embrassant Germanicus pour l'étouffer sur son sein. Entre eux, la lutte est donc radicale. Si elle ne se produit en France que dans l'ordre des idées, elle a passé ailleurs dans l'ordre des faits et elle éclate par des oppressions qui épouvantent la justice et se heurtent aux magnanimes résistances de l'éternel honneur.

Et ce n'est plus une lutte se concentrant dans le domaine de la théologie ou de la métaphysique chrétienne. Elle pénètre partout, dans les écoles, dans les ateliers, dans les théâtres, sur la place publique; elle s'attaque à la vie morale du pays; elle se mêle à tous les actes de la vie sociale.

Placés aux avant-postes de l'Eglise, nous sommes tenus de multiplier notre

action et de nous porter partout où la foi menacée réclame des défenseurs.

Je suis sûr toutefois d'être l'interprète de votre sentiment en disant que la politique doit rester étrangère à nos œuvres. Sans doute à son humble avis, la politique a ses principes auxquels on ne supplie pas par des expédients et la comédie ailleurs, le scepticisme ne fonde rien et l'erreur engendre le mal. Je ne crois donc pas que de nos jours un bon citoyen puisse se désintéresser de la politique; je dis seulement que nous devons la laisser à l'écart des œuvres catholiques. Réunissons dans ces œuvres tous les hommes de foi qui, dociles à la doctrine de l'Eglise, veulent propager le royaume de Dieu et sa justice et laissons à la politique la charge et le devoir de nous donner le reste par surcroît. Elle pourra, hélas! nous le faire attendre; (applaudissements et rires) mais, en dehors d'elle, le champ est assez vaste pour suffire à notre zèle, et il peut devenir assez fécond pour récompenser nos efforts.

C'est le mal à arrêter dans ses développements, à circonscrire dans ses ravages.

C'est le bien, sous ses formes diverses, à installer, à protéger et à entretenir.

C'est la justice de Dieu à conjurer et sa miséricorde à fléchir en accroissant, par le conseil fraternel, par l'appui moral et par l'exemple, le nombre des chrétiens fidèles qui vivent de foi, de prières, de sacrements, de sang divin.

C'est pour la patrie l'espérance des meilleurs jours à faire naître en opposant les œuvres de pacification et d'amour aux œuvres de révolte et de haine, la vraie et noble fraternité chrétienne aux antagonismes qui arment le bras et divisent les cœurs.

C'est comme une apologie vivante de l'Eglise à produire en nous faisant, en quelque sorte, les instruments de sa maternité divine.

Voici des pauvres; que nos œuvres de charité leur viennent en aide. Voici des délaissés; que nos orphelins et nos refuges les recueillent. Voici des enfants qui entrent dans la vie; que nos écoles leur soient ouvertes. Voici des adolescents qui se débattent contre des séductions naissantes; que nos patronages les protègent.

Voici des égarés qui vivent en dehors de l'Eglise et de ses lois; que nos sociétés de saint François Régis leur tendent une main amie et les ramènent au bercail. Voici des ouvriers abusés par de fausses doctrines qui maudissent l'Eglise parce qu'ils ne la connaissent pas; que nos cercles catholiques, en leur montrant le dévouement chrétien en action, leur rendent le secret de la foi retrouvée et du respect reconquis. Voici des œuvres nouvelles à fonder, des forces à grouper, des institutions à sauvegarder, des efforts à encourager, des droits menacés à défendre; que nos comités catholiques mettent partout au service de tous les intérêts religieux une sollicitude qui ne se lasse jamais.

Et lorsque nous aurons fait ces choses, à ceux qui nous demanderont: qui êtes-vous? nous aurons le droit de répondre: Nous sommes chrétiens. Nous soulageons l'infortune, nous protégeons la faiblesse, nous faisons la guerre au vice, nous combattons l'ignorance, nous défendons la justice, nous apaisons les passions; nous travaillons à faire pénétrer dans les

Feuilleton du Journal de Roubaix

du 11 Mars 1875.

LA FEMME

CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

X. (Suite.)

« J'avais couru chez le commandant du bataillon de chasseurs et chez le général de division, et j'en revenais triomphante avec la promesse formelle d'un semestre immédiat pour mon fils.

« Déjà je faisais mes malles, quand il rentra le visage renversé. Je l'embrassai: il fondit en larmes.

« Il voulait la revoir: je m'y opposai nettement et absolument.

« Il me promit d'obéir, et je lui promis de le consoler.

« Le lendemain même, nous partions ensemble pour l'Italie.

« Six mois après, quand nous revînmes, Antonin fut tenir garnison à Besangon, et Mlle Lenoble n'habitait plus Paris.

« Comme bien vous pensez, je ne m'inquiétai pas d'elle davantage, et je dois lui rendre cette justice qu'elle n'a pas cherché depuis lors à se rapprocher de nous.

« Il est vrai que je lui avais écrit, au moment de notre départ, ce très-concluante petit billet:

« Mademoiselle,

« Etre la maîtresse du père et vouloir devenir la femme du fils est un cumul par trop ambitieux auquel vous êtes engagée à renoncer de bonne grâce, dès aujourd'hui.

« Et voilà, chère belle, la petite aventure qui a violemment guéri mon grand enfant. Me reconnaissez-vous maintenant le droit d'avoir parlé, ce matin, comme je l'ai fait?

« Ah! madame! répondit la voix troublée de Mme de Lestencac, tout ce que vous m'apprenez-là est inimaginable.

« N'est-ce pas?... Agissez maintenant comme il vous semblera le plus convenable avec cette Mme Aubépin...; c'est bien Aubépin, je crois?

« Oh! mon Dieu!... qui l'aurait cru?

« Gardez cela pour vous... car, enfin je ne tiens pas à poursuivre une mal réprobation cette pauvre femme, qui me paraît heureusement changée...; mais il est bon, pour vous éviter des

ennuis possibles, que vous soyez sur vos gardes.

— Je vous remercie... mais...

— J'entends mon fils... je me salue. Nous nous retrouverons demain?

On entendit un bruit de portes ouvertes et refermées, et tout rentra dans le silence.

Le capitaine Aubépin retira lentement sa tête collée au mur, sur lequel la sueur de son front avait laissé des stigmates.

Il faisait peur à voir.

Le chancelait comme un homme ivre, et fut quelques minutes debout avant de pouvoir recouvrer la solidité de ses jambes et la netteté de ses idées.

Le coup avait été trop rude. Son visage s'était injecté, et le rictus effrayant de ses lèvres présageait une tempête intérieure dont les éclats allaient tout renverser.

Il passa deux ou trois fois la main sur son front comme pour éloigner la congestion menaçante, puis, soudainement, il quitta la chambre déjà sombre, traversa le palier, et vint frapper à la cinquième porte.

Ce fut le lieutenant de Curnil qui ouvrit.

En reconnaissant le capitaine Aubépin, il recula de surprise et de contrariété.

Le capitaine le salua, et, sans par-

ler, s'avance vers la comtesse, qui était assise près de la fenêtre.

— Madame, dit-il avec une politesse raille, je n'ai l'honneur d'être connu ni de vous ni de monsieur votre fils, c'est pourquoi je vous demande la permission de me présenter moi-même, je suis le capitaine Aubépin, du 104^e de ligne.

— Aubépin! ah!... fit la comtesse en le considérant de cet air paisible et fier qui lui était propre.

— Ce nom ne vous fait pas présager le but de ma visite, madame?

— J'allais vous le demander, monsieur.

— Je viens vous prier, madame, de vouloir bien venir de la petite roman que vous venez de raconter, — fort joliment, du reste, — à Mme de Lestencac, est controuvé d'un bout à l'autre.

— Quel roman, s'il vous plaît?

— Celui qu'il vous a plu d'attribuer, tout à l'heure, à Mlle Berthe Lenoble. La comtesse haussa les épaules.

Antonin, effrayé, fit un pas en avant.

— Paix, monsieur, j'ai l'honneur de m'adresser à Mme la comtesse.

— Je n'ai pas raconté un roman, mais une histoire, dit celle-ci avec hauteur.

Le capitaine se contint.

— Voulez-vous, du moins, admettre, madame, avoir pu être trompé

par des présomptions... une réunion de circonstances?

— Ce serait difficile, répondit-elle sur le même ton, puisque j'ai eu le regret d'être mêlée à ces circonstances.

Le capitaine ne sourcilla pas.

— Consentez-vous toutefois à reconnaître qu'une fatalité inexplicable a pu exister en tout ceci, et induire tout le monde en erreur?

Elle eut un sourire indéfini. Seule, elle aurait eu pitié du malheureux capitaine. Devant son fils, il ne fallait pas transiger.

— J'ai le regret de ne pouvoir varier dans mes opinions, déclara-t-elle.

— Vous accusez Mlle Berthe Lenoble?

— Je n'accuse plus, monsieur, je me tais.

— Vous persistez à ne pas désavouer votre récit à Mme de Lestencac?

— Je ne désavoue jamais aucune de mes paroles.

— C'est votre détermination formelle?

Elle s'inclina.

Le capitaine se retourna vers Antonin, qui, pâle, assistait à cette scène.

— Alors c'est vous, monsieur, dit-il, qui rétractez devant Mme de Lestencac les imprudentes accusations de Mme votre mère.

— Mon capitaine, dit Antonin avec

émotion, je comprends le sentiment qui vous guide; je le respecte plus que je puis le dire; mais, au nom du ciel! renoncez à des exhumations pénibles.

— Ce que vous appelez des exhumations, monsieur, c'est la vie de mon intérieur.

— Hélas! mon capitaine, où vous conduiront-elles?

— A la réhabilitation d'un nom que Mme la comtesse de Curnil vient d'outrager.

Un flot de sang monta impétueusement au front de la comtesse. Elle aurait pu, d'un mot, calmer l'orage, pacifier ce cœur troublé; elle ne le dit pas.

Elle n'était point méchante; elle était orgueilleuse, et la façon dont M. Aubépin défendait sa femme haussait son orgueil. Son regard irrité chercha celui de son fils pour lui dicter sa conduite.

— Mon capitaine, dit le jeune homme, le respect que j'ai pour ma mère m'interdit de lui infliger un désaveu.

— Vous refusez?

— Je refuse.

— Positivement?

— Oui.

Le capitaine eut dans le regard un éclair fauve. Il n'avait plus affaire à une femme; il pouvait dépeupler sa politesse en attendant son calmed'emprunt.

(A suivre)